

Michel Bousseyroux

L'appensée de Freud *

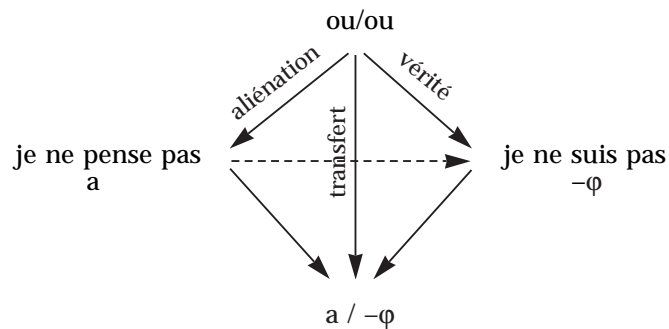
Qu'appelle-t-on penser la psychanalyse ? La question se pose. Et d'abord, qu'appelle-t-on penser, tout court ? *Was heisst Denken ?* demandait Heidegger en mai 1952 à la radio bavaroise ¹. Que veut dire « penser », disait-il dans sa radiophonie, si *das Bedenklichste*, si « ce qui donne le plus à penser », si « le Point le Plus Critique » de la question se montre en ceci que nous ne pensons pas encore ? Et si à notre tour nous nous demandions, nous psychanalystes, quel est le point le plus critique de ce que penser la psychanalyse veut dire ? Et si ce qui donne le plus à penser au psychanalyste était ce qui se montre là où il ne pense pas, là il y a de l'être qui *daseine* sans qu'il y pense ? L'être qui *daseine* sans qu'y pense le psychanalyste, c'est autre chose que le *je ne suis pas* de l'inconscient, soit ce que nous savons depuis Freud, que la Chose à considérer dans ce qui, comme sujet, me donne à penser, la Chose freudienne, pense sans que j'y sois. Avec la Chose freudienne, en effet, la pensée existe comme un *ce n'est pas je qui pense*, pour la raison que c'est un savoir sans sujet. Ce sans sujet fait plus que porter soucis au psychanalyste. Ça l'angoisse. Un tel savoir est anxiogène. Il rend le psychanalyste anxieux, son anxiété tenant au statut analytique du penser.

L'acte de poser l'inconscient a un effet de rupture sur le cogito. Il rompt ce que tente Descartes, la conjonction de la pensée et de l'être. Mieux vaudrait dire : « Je pense donc je *désuis*. » Car la pensée exclut le « je suis » de la jouissance,

* Intervention au séminaire École, décembre 2004.

1. M. Heidegger, « Que veut dire penser », dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1980, p. 151-169.

lequel « je suis » est « je ne pense pas », comme l'écrit Lacan à la fin du texte « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité ». C'est pourquoi Lacan récuse le cogito de Descartes pour lui préférer ce que Colette Soler a appelé un anti-cogito, soit la disjonction *ou je ne pense pas ou je ne suis pas*. Lacan le place au point de départ d'un demi-groupe de Klein, à l'un des sommets d'un tétraèdre, les trois arêtes qui en partent correspondant aux trois opérations logiques de l'analyse, soit d'une part l'opération aliénation qui ouvre, du côté du ça, la voie de l'acte, définie par le *je ne pense pas* dont le psychanalyste révèle la nécessité, d'autre part l'opération vérité qui ouvre, du côté de l'inconscient, la voie du faire, de la tâche analysante, définie par le *je ne suis pas*, et, située entre elles deux, l'opération transfert. Lacan insiste sur le fait que ce tétraèdre autorise une multiplicité de lectures quant à la circulation entre ses pôles et au sens de ses vecteurs.



Le transfert réunit donc ces deux opérations du *je* qui a rejeté la pensée et du *je* qui a disparu de la vérité, le manque ($-\phi$) et l'objet a , disons la castration et son reste, en étant le résidu final. Le discours analytique supporte, dirons-nous, cette conjonction d'un faire et d'un acte. D'un faire du côté de l'autre où se place le sujet, et d'un acte du côté de l'agent où agit l'objet. Le faire, le faire des associations et du dire, ce qui vient, relève d'une pensée qui s'appuie sur le signifiant, alors que l'acte, en tant que c'est à ne pas penser qu'il opère, relève

de l'objet qui rejette dans le désêtre. L'acte, on le voit, n'est pas compatible avec la pensée. Mais notez que si ce qui constitue la fin de l'École, sa finalité, c'est l'acte psychanalytique, celui dont témoigne le passage du psychanalysant au psychanalyste, il n'en reste pas moins que ce qu'une École de psychanalyse attend de ses AE, c'est qu'ils pensent un tant soit peu la psychanalyse.

Donner « sa juste place » à ce *je ne pense pas* du psychanalyste dans la psychanalyse est posé par Lacan comme la condition pour penser la psychanalyse sans être voué à la manquer. L'analyste la manquera s'il cherche à la penser dans la cure, si pendant les séances, comme D. Widlöcher, il pense devoir penser dans une associativité partagée avec son analysant. Car, dans la psychanalyse, le psychanalyste n'est pas sujet et pour penser la psychanalyse il faut l'être, représenté par un signifiant pour un autre signifiant. C'est à ce que le psychanalyste vienne à la position du psychanalysant, par où le discours analytique s'offre à l'enseignement, qu'il se pourrait qu'il la pense. Donner sa juste place au *je ne pense pas* de l'analyste nécessite de « situer son acte de la topologie idéale de l'objet *a* ». Mais quelle est cette topologie idéale ?

La topologie de l'acte est une topologie de la coupure. Il s'agit de la coupure qui, à se fermer d'un tour simple et unique dans l'asphère ou bien en suivant la ligne imagée comme médiane de la bande de Möbius, n'en fait pas deux parts mais rend cette asphère à son mode sphérique et ramène la bande unilatère, et donc inorientable, du sujet à la bande bilatère orientable en quoi consiste l'étoffe topologique de l'objet *a*. Lacan, dans « L'étourdit », en parle comme de la coupure à tour unique du dire de l'interprétation, celle par laquelle la structure se désiste. La structure möbienne du sujet, dont l'étoffe supporte la réalité pensée, disparaît dans le vide qu'ouvre, entre les deux bords s'écartant de la coupure que de son tour unique il ferme, le coup de ciseaux. C'est donc à ne pas penser, c'est à être rejeté comme objet dans un « je suis » renoncé, que le psychanalyste opère cette coupure – autrement dit

l'acte – qui permet à l'analysant de réaliser comme aliénation son « je pense ».

Après ces quelques remarques introductives, j'en viens au choix que j'ai fait de vous parler ici du cas originel de l'analyse de Freud, originel et original en ceci que le penser la psychanalyse de Freud y est contemporain, et même synchrone du penser de Freud analysant, corrélatif du *je ne suis pas* de l'opération vérité, puisque c'est pendant sa *writing cure* et en s'appuyant contre le signifiant du transfert à Fliess que Freud non seulement a pensé et écrit *L'Esquisse* mais surtout a pensé et écrit les fondamentaux de la psychanalyse que sont ces deux piliers de la doctrine de l'inconscient, l'un de sa vie nocturne, l'autre de sa vie diurne, *L'Interprétation des rêves* et *Psychopathologie de la vie quotidienne*.

Je vais partir de ce qu'en dit Lacan dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », dans ses deux versions ². Dans la première version, celle qu'il a lue devant les analystes de l'EFP, c'est lorsqu'il pose que le transfert ne se conçoit qu'à partir du terme de *sujet supposé savoir*, avec « ce que ce terme implique de déchéance constituante pour le psychanalyste », que Lacan dit que ça s'illustre « du cas Fliess, c'est-à-dire, le médocastre, le chatouilleur de nez, mais qui à cette corde prétend faire résonner les rythmes archétypiques, vingt et un jours pour le mâle [Lacan se trompe : c'est vingt-trois jours], vingt-huit pour la femelle ». Voilà ce qui « a suffi à creuser la place où le psychanalyste s'est logé depuis », une « mystification ». Que faut-il en penser, en déduire ? Rien de plus que ceci, poursuit Lacan, « que la psychanalyse tient à celui qui doit être nommé le psychanalysant : Freud le premier en l'occasion, démontrant qu'il peut concentrer en lui le tout de l'expérience. Ce qui ne fait pas une auto-analyse pour autant ». Donc, pour Lacan, Freud aura été le premier analysant, le psychanalysant originel d'une expérience du transfert, d'une expérience du sujet supposé savoir, qui n'était pas une autoanalyse, qui était bien une analyse, mais où c'est

2. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 253 et 578-579.

en lui, l'analysant, que s'est concentré le tout de l'expérience. Le tout, c'est-à-dire le *je ne suis pas* et le *je ne pense pas*, le faire et l'acte, le signifiant et l'objet, faute que Fliess ait pu relever le gant de l'acte.

Dans la seconde version de la « Proposition », celle publiée dans *Scilicet* n° 1, Lacan se rectifie. D'abord, on notera que Lacan ne place plus le passage sur Fliess comme dans sa première version, au début de la « Proposition », là où il est question du commencement de l'analyse, là où il parle de l'entrée dans le transfert, mais qu'il le place dans la fin de partie, là où il vient de parler de la destitution subjective, comme correspondant au moment où le sujet supposé savoir se réduit à l'objet *a* – on pourrait dire se réduit à l'objet posé, assis sur le savoir (comme cela se lit dans la partie gauche du discours analytique, *a/S2*). Notre École pourrait s'employer, écrit-il, à dissiper « l'ombre épaisse » à recouvrir le passage du psychanalysant au psychanalyste. C'est alors qu'il fait un *flash-back* : « À l'origine de la psychanalyse, comment ne pas rappeler ce que, d'entre nous, a fait enfin Mannoni, que le psychanalyste, c'est Fliess. » Fliess a été, aux yeux de Lacan, l'analyste de Freud. Cela devrait nous remettre « au pied de la dimension de mirage où s'assoit la position du psychanalyste », dont « il n'est pas sûr qu'elle soit réduite tant qu'une critique scientifique n'aura pas été établie dans notre discipline ». Puis Lacan ajoute que le titre de l'article d'Octave Mannoni, « L'analyse originelle ³ », qui était paru en juin 1967 dans *Les Temps modernes*, « prête à la remarque que la vraie originelle ne peut être que la seconde, de constituer la répétition qui de la première fait un acte, car c'est elle qui y introduit l'après-coup propre au temps logique, qui se marque de ce que le psychanalysant est passé au psychanalyste. (Je veux dire Freud lui-même qui sanctionne là de n'avoir pas fait une autoanalyse.) »

La vraie analyse originelle c'est « la seconde », celle par laquelle il y a eu passe pour Freud, celle par laquelle la

3. O. Mannoni, *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre Scène*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1985, p. 115-130.

structure möbienne du sujet Freud analysant s'est désistée et par laquelle Freud comme psychanalyste s'est fait, comme produit de l'objet *a*. La première analyse de Freud, qui n'est pas pour Lacan « la vraie », celle où il a fait l'expérience du psychanalysant originel, c'est ce que Lacan appelle en 1975 ⁴ la *writing cure*, dont il dit qu'il n'y croit pas, parce que écrire est différent de parler. Il s'agit de la correspondance qu'ont échangée quinze ans durant, entre 1887 et 1902, Freud et Fliess, à laquelle il faut ajouter les rencontres d'intense échange épistémique qu'ils ont eues une à trois fois par an et que Freud appelait « nos congrès ». De cette *writing cure*, il ne reste qu'une moitié, celle des lettres de Freud à Fliess ⁵, soit deux cent quatre-vingt-deux (dont les cent cinquante-trois triées et censurées par Anna Freud et Marie Bonaparte, qu'on trouve dans *La Naissance de la psychanalyse*) qui n'ont été intégralement publiées en allemand qu'en 1986. C'est à Marie Bonaparte qu'on doit quand même de pouvoir les lire : c'est elle qui les a rachetées à un antiquaire, et elle l'a annoncé à Freud le 2 janvier 1937. Elle lui en a lu quelques-unes pendant ses séances sur son divan. Freud a bondi. Il lui raconta alors l'histoire du coq de bruyère que le chasseur ramène à la maison. Vous voulez savoir comment ça se cuisine ? D'abord, enterrez-le, et au bout d'une semaine vous le déterrez. – Et ensuite, que fait-on ? – Ensuite, jetez-le ! Freud n'en démordra pas de vouloir à plusieurs reprises convaincre la princesse de détruire ces lettres. Elle tint bon. Quant à celles que Freud avait reçues de Fliess, elles étaient toutes passées dans son poêle. Il les a brûlées en 1906, au moment où est paru dans les journaux un pamphlet d'un ami de Fliess, par lequel Fliess portait sur la place publique une accusation délirante de plagiat et de vol de bien intellectuel contre deux auteurs, Otto Weininger et Hermann Swoboda, et dans lequel Freud était mis en cause comme ayant favorisé ce plagiat en divulguant les théories sur la bisexualité et la bipériorité dont il avait entretenu oralement et par cor-

4. J. Lacan, « Conférence à la Yale University », *Scilicet*, n° 6/7, Paris, Le Seuil, 1976, p. 36.

5. S. Freud, *Briefe an Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Frankfurt, S. Fischer, 1999.

respondance Freud, auquel il reprochait de se servir de sa découverte de la bisexualité sans lui en accorder la priorité. Il y a, vous le voyez, du *delenda* chez Freud. Cet acte de détruire, de réduire en cendres la correspondance avec celui dont il disait : « C'est mon autre moi-même », donne en fait aux lettres de Fliess leur pur statut d'objet petit *a*, comme scories du transfert.

L'idée fautive que Freud a fait une autoanalyse vient de Didier Anzieu⁶. Il la situe de 1895 à 1902, période où il recense et date les cinquante-trois rêves et quarante-huit souvenirs d'enfance, souvenirs-écrans, lapsus, oublis et actes manqués analysés par Freud. En fait, il s'agit de la période où Freud est entré dans la phase active de l'opération vérité propre à la tâche analysante. Elle fait suite à cette phase de sa relation à Fliess où, en 1894, il était surtout dans la plainte de transfert par rapport à ses troubles cardiaques qui l'obsédaient. L'opération vérité démarre en juillet 1895, précisément le 24, dont Freud fait le jour où fut découvert le secret des rêves. C'est l'interprétation du rêve de l'injection faite à Irma. Irma, c'est Emma Eckstein, une patiente de Freud qui deviendra par la suite analyste, que Freud avait adressée à Fliess pour l'opérer de ce qu'il croyait être une névrose nasale. Son état empirant dans les suites opératoires, on découvre deux mois après dans les cornets d'Emma une mèche de cinquante centimètres de gaze oubliée par Fliess. Cet oubli incroyable n'est pas sans introduire, dirons-nous, un « je ne pense pas » du côté de Fliess. Bien que pour autant il ne remette aucunement en cause sa foi en Fliess, qu'il appelle son cher magicien, ne voulant rien savoir de sa faute professionnelle, Freud fait donc ce rêve où ce qu'il voit s'ouvrir dans la gorge d'Irma, c'est, déjà et d'entrée dans son engagement dans l'opération vérité de l'analyse, la faille du sujet supposé savoir. La faille était de taille ! On peut aussi relever que cette entrée de Freud dans la tâche analysante correspond au moment où Fliess, apprenant en mai 1895 que sa femme est enceinte, annonce à Freud qu'il

6. D. Anzieu, *L'Autoanalyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1988.

a trouvé « la solution de la conception », laquelle consistait en la découverte de la périodicité de vingt-trois et vingt-huit jours. Ainsi est-ce au moment où Fliess, sur le point de devenir père, entre dans sa *paranoïa scientifica* que Freud fait l'expérience inaugurale de l'analyse. Fliess est pour Freud, comme il le lui écrit dans sa lettre du 22 juin 1895 (*Brief 67*), celui qui « tient dans les mains les rênes de la sexualité qui régit les hommes, celui qui peut tout faire et tout prévoir ». Ainsi agalmatisé, le sujet supposé savoir, si délirante en soit la signification, aiguillonne le « je ne suis pas » du Freud analysant. Freud l'exprime dans sa lettre 132 du 7 juillet 1897 : « Quelque chose venu du fond de l'abîme de ma propre névrose a contrarié le progrès de ma compréhension des névroses et tu y étais je ne sais comment impliqué. » Freud dit ne plus diriger sa pensée, avoir des pensées nébuleuses, voilées. Ses idées ne viennent qu'en rêvassant. Cette expérience du « je ne suis pas » est nettement perceptible dans ses lettres de 1897.

En même temps qu'il était aux prises avec une pensée où *je* disparaît, Freud fait, en l'espace de cinq ans, un énorme travail de pensée qui lui fait passer de la théorie du trauma à celle du fantasme, qui lui fait découvrir l'Œdipe et qui surtout lui fait mûrir son livre sur le rêve. Le penser la psychanalyse ne suit pas dans le temps le déchiffrement analysant, les deux font partie du temps de l'analyse et sont intimement liés au transfert à Fliess. C'est en s'appuyant contre le signifiant de son transfert à Fliess que Freud pense alors la psychanalyse, pense en particulier ce qui va devenir la *Traumdeutung* et dont il parle à Fliess comme de son *ägyptischen Traumbuch*, son livre égyptien du songe, dont dès mars 1898 il envoie le premier manuscrit à Fliess pour qu'il le lise, l'annote, le souligne, le raye, y ajoute des remarques et, s'il le juge nécessaire, n'hésite pas à supprimer des rêves. Freud emploie même le *nous* dans une lettre du 6 août 1899 : « Nous incluons à la fin une note si nous voulons éviter de fournir aux scientifiques une hache contre le livre. » C'est encore Fliess qui corrigera les épreuves avant la parution. C'est cela que j'appelle l'appendice de Freud. Freud a

pensé les deux livres majeurs des fondements de la psychanalyse, la *Traumdeutung* et *Psychopathologie de la vie quotidienne*, en s'appuyant contre, tout contre les papiers de Fliess, les *Fliesspapiere*. Il pense contre le signifiant *Fliesspapier*, tout contre le papier buvard – puisque c'est ce que signifie *Fliesspapier* en allemand – du savoir *in progress*. Fliess, comme signifiant du transfert, n'était sans doute pas sans résonner pour Freud, dans le transfert, avec le nom de son premier amour Gisela Fluss.

Freud a fait équivaloir la publication de *L'Interprétation des rêves* à l'accomplissement de ce qu'alors, pendant un court moment en 1899, il appelait sa *Selbstanalyse*, son autoanalyse. C'est le sens qu'il donne au rêve dit de la préparation anatomique⁷. Freud s'y voit disséquant son propre bassin éviscéré et y trouvant un papier d'argent chiffonné. Mais là n'est pas, dans la publication du livre, le moment de conclusion de l'analyse. Il faudra encore à peu près dix ans pour que l'opération transfert trouve son vrai terme et que, dans l'après-coup propre au temps logique, comme écrit Lacan dans la « Proposition de 67 », dans l'après-coup de la première analyse qu'aura été la *writing cure* une seconde, qui pour Lacan est la vraie originelle, en fasse un acte.

Ce second temps de l'analyse, qu'on pourrait aussi appeler une contre-analyse, au sens où Lacan en a parlé dans *L'une-bévue*, peut-on le situer ? Je propose de le situer entre 1900 et 1910. Je dirai qu'il commence avec la rupture du transfert, dont le premier signe apparaît en juillet 1900 lors de la dernière de leurs rencontres, au lac d'Achen, qui va aboutir à la rupture de leurs relations en 1902. À Achen, Fliess a un accès de délire de persécution. Il dira plus tard qu'il avait eu alors la certitude que Freud, jaloux de ses découvertes, voulait le tuer, le noyer. Cette rupture est le fait de Fliess, qui à partir de là espace ses lettres de plus en plus et se brouille avec Freud. De l'acte, de ce qui témoigne dans ce temps d'après la rupture du fait qu'il y a du psychanalyste, on peut en avoir quelque idée

7. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, p. 386 et 407.

à partir de ce qu'on sait de la pratique de Freud, et il semble bien, ainsi que le pense Octave Mannoni, qu'un moment tournant, en ce sens que la position de Freud dans ses cures change, a été celui de l'analyse de l'Homme aux rats, que Freud commence en octobre 1907, année fatidique pour Freud puisque c'est l'année où il croyait, du fait des prophéties de Fliess sur les périodes, qu'il allait mourir. C'est avec l'Homme aux rats que l'on voit combien Freud a tiré leçon de sa propre analyse, de son transfert à Fliess. Il ne considère plus, comme avec Dora en 1901, que le transfert est un obstacle auquel l'analyse doit parer. Son avance a été cette fois-ci de savoir se faire la dupe. C'est pourquoi Lacan en parle à la fin du compte rendu écrit du séminaire sur l'acte psychanalytique. « Être fait comme un rat » est ce qu'il a suffi à Freud de savoir lire de l'Homme aux rats pour qu'opère dans la cure le « je ne pense pas » de sa position d'objet *a*.

Qu'advient-il pour Freud, dans cette période de l'après-rupture du transfert à Fliess, du penser la psychanalyse ? L'appensée de Freud va prendre appui contre ce qu'il vient de découvrir, aux alentours de 1904-1906, et que l'amour de transfert lui avait fait totalement méconnaître. Fliess est paranoïaque. Freud en parle pour la première fois dans une lettre à Jung du 17 février 1908⁸. Il y livre sa toute nouvelle façon de penser la paranoïa. Le secret de celle-ci est dans l'*Ablösung*, dans le détachement d'une part de libido, dans sa composante homosexuelle, Freud expliquant à Jung dans une lettre suivante, datée du 3 mars, que c'est un détachement échoué de la libido qui revient dans la projection, l'intensité de l'investissement se changeant alors en certitude. Ce n'est donc pas en lisant Schreber (il ne découvre les *Mémoires* qu'en 1910) que Freud se forge sa nouvelle théorie libidinale de la paranoïa. C'est en s'appuyant sur sa propre expérience du transfert qu'il pense la causalité psychique de la paranoïa. En 1908, Freud a compris. Il a compris la cause de la rupture et de ses suites

8. S. Freud, C. G. Jung, *Correspondance, 1906-0914*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1992, p. 182.

délirantes. Et c'est sur l'interprétation homosexuelle du transfert de Fliess (et aussi bien du sien, ce qui n'est pas sans le troubler) que Freud va appuyer son interprétation de la paranoïa et pouvoir penser un tout nouveau pan de la psychanalyse qui débouche sur le narcissisme. L'analyse dite seconde, la vraie originelle, c'est le temps où c'est à penser la paranoïa que Freud ne manque pas la psychanalyse.

On connaît le fameux : « J'ai réussi où le paranoïaque échoue. » On trouve cette formulation dans une lettre de Freud à Ferenczi en date du 6 octobre 1910. Freud vient de passer trois semaines de vacances en Sicile avec Ferenczi, entre Palerme et Syracuse. Freud se confie peu – et Ferenczi ne manque pas au retour de le lui reprocher –, mais il a dû lui parler de Fliess et de ce qu'il y avait eu de traumatique dans la façon dont cela s'était fini. C'est sur cela que revient Freud dans sa lettre du 6 octobre : « Vous avez non seulement remarqué, mais également compris, que je n'éprouve plus aucun besoin de cette totale ouverture de ma personnalité, et vous l'avez fait remonter avec justesse à sa cause traumatique [...]. Depuis le cas Fliess que vous m'avez vu récemment occupé à surmonter, ce besoin est pour moi périmé. Une partie de l'investissement homosexuel est retirée et utilisée pour l'agrandissement de mon moi propre. *Mir ist das gelungen, was dem Paranoiker misslingt. J'ai réussi ce que le paranoïaque ne réussit pas.* »

Lisons dans ce « j'y suis arrivé » la signature de l'acte, du moment de conclure de Freud, six ans après la fin de leur correspondance. Est-ce à dire alors, dans l'esprit de Freud, que l'analyse réussie équivaille à la paranoïa réussie ? La paranoïa réussie, on le sait, est une expression de Lacan dans « La science et la vérité » pour définir la clôture de la science en tant que la psychanalyse serait appelée à en représenter la fonction. Lacan y parle du drame actuel de la naissance de la psychanalyse et ajoute : « Ce n'est pas moi qui ai introduit la formule de la paranoïa réussie » – alors que c'est bien de lui qu'elle est, même si c'est ce que peut vouloir dire la phrase de

Freud à Ferenczi, à savoir que Freud pensait avoir réussi là où Fliess avait échoué à fonder une science de la bisexualité.

Un autre élément, qu'a relevé Guy Le Gaufey dans un article paru dans *Littoral*⁹, va nous permettre d'apporter une réponse à la question de savoir ce qui fait dire à Freud qu'il a réussi ce que le paranoïaque ne réussit pas. Il s'agit d'un rêve à répétition qu'a fait Freud pendant ses vacances avec Ferenczi en Sicile. Il l'évoque dans une note de la page 132 de *L'Interprétation des rêves* et page 161 de la *Traumdeutung (Studienausgabe, Band II*, éd. S. Fischer), note rajoutée en 1911, à propos des rêves qu'il qualifie d'hypocrites. Il explique qu'il a fait plusieurs nuits de suite un rêve où il se réconciliait avec un ami quitté depuis longtemps (Fliess) et que, à la quatrième ou cinquième fois – qui sont comme les scansion des deux temps d'arrêt du temps logique –, il s'était hâté de conclure que ce n'était pas comme on aurait pu penser un rêve de réconciliation. C'était un rêve qui, tout au contraire, l'encourageait à laisser là le dernier reste de considération, *den letzten Rest von Rücksicht*, le tout dernier reste d'égards pour cette personne, et à se libérer d'elle complètement. Freud interprète donc le désir qu'accomplit son rêve comme un désir de se séparer du dernier reste qui encore obstrue, comme s'exprime Lacan dans sa Proposition, « ce trou où seulement se résout le transfert ». En découle (*fliesst herab*) le « j'y arrive », « j'ai réussi » de Freud qui lui fait dire à Ferenczi qu'est désormais périmée son identification d'aliénation dont fait montre le « tu es mon autre moi-même ».

L'hypocrisie, c'était de se dire ce que dit le paranoïaque d'ailleurs, que ce n'est pas lui, c'est l'autre qui a rompu. Ce n'est pas lui, c'est l'autre qui a brisé une des deux pales du transfert. Car, en interprétant comme il le fait son rêve hypocrite, Freud reconnaît que ce dernier reste dont il est question, c'est celui de sa part propre d'investissement libidinal homosexuel, qui le concerne tout autant lui que Fliess. De même

9. G. Le Gaufey, « Ce que le paranoïaque ne réussit pas », *Littoral*, n°3-4, Toulouse, Érès, 1982, p. 147-169.

qu'il reconnaît être sien le désir de rupture que jusque-là il attribuait à Fliess. C'est pour cela que Freud peut à présent dire à Ferenczi qu'il s'en est complètement libéré. Le deuil de l'objet *a*, qui durait depuis la rupture, depuis six ou huit ans, est fini. Tant qu'il durait, il y avait du réconciliable encore possible. Le deuil fini, le petit *a* est ce qui reste d'irréconciliable, ce qui fait qu'il n'y a pas de dialogue, ainsi que dit Lacan à la fin de son séminaire sur l'acte. Ce qui n'empêche pas que tout au long de l'existence de Freud se poursuivra encore ce que Lacan appelle en 1955 « la conversation fondamentale ¹⁰ » avec Fliess. Toute sa vie durant, Freud n'aura cessé de converser avec Fliess, avec l'objet-Fliess, à la fois papier d'argent froissé d'une lettre d'amour et mèche pourrie d'un savoir sans sujet.

L'interprétation des rêves siciliens de Freud de septembre 1910 relève de la logique de l'acte et de l'après-coup propre au temps logique. Elle conclut la vraie analyse originelle, celle qui pour Lacan ne pouvait être que la seconde, de constituer la répétition qui de la première fait un acte.

Je termine sur une phrase d'Octave Mannoni, qui aujourd'hui m'apparaît prophétique. Pour les analystes, qu'ils le sachent ou non, l'analyse originelle « joue comme un rôle de scène primitive : il n'est pas nécessaire que nous y ayons assisté pour être condamnés à la répéter ».

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 150.